

Calabrais de porter leurs morts à visage découvert, ne perdait pas de vue la bienheureuse calotte grecque dont la possession devait l'indemniser de la perte de ses trois sous.

On arriva à l'église à la tombée de la nuit. Elle était éloignée du village de toute la grandeur du jardin où s'était autrefois caché Marco Brandi et s'élevait au penchant de la montagne. C'était une de ces petites bâtisses pittoresques qui posent si bien pour le paysagiste, détachant comme elles le font la teinte chaude de leurs pierres sur le feuillage pâle des châtaigniers. Elle était, comme tout le reste de l'abbaye, en assez mauvais état; mais Fra Bracalone l'avait, avec des fleurs nouvelles et de vieilles tentures, restaurée de son mieux, vu la solennité de la circonstance. Fidèle à sa promesse, il attendait sur le seuil le corps de son ami. Les porteurs déposèrent la bière sur une espèce d'estrade élevée au milieu du chœur, et, pendant que les anges chantaient leur dernier psaume, Fra Bracalone alluma autour du cercueil les six cierges promis. Cette exactitude scrupuleuse effrayait de plus en plus maître Adam, qui ne doutait aucunement à cette heure que le digne sacristain ne voulût accomplir sa promesse jusqu'au bout, en le gardant toute la nuit. Le psaume achevé, les anges sortirent de l'église, les porteurs suivirent les anges, et les habitants de Nicotera suivirent les porteurs, à l'exception toutefois du compère Mattéo qui trouva moyen de se glisser, sans être vu, dans un confessionnal. Il en résulta que maître Adam, au lieu d'un gardien, se trouva en avoir deux, circonstance qui, si elle lui eût été connue, eût certainement changé sa crainte en une véritable terreur.

Fra Bracalone poussa la porte derrière le cortège, et, revenant s'asseoir près de l'estrade, il commença à marmotter ses prières. Pendant ce temps, maître Adam réfléchissait sur ce qu'il avait de mieux à faire : Devait-il attendre que Fra Bracalone fût endormi, ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver un peu plus tôt ou un peu plus tard ? Devait-il se confier à lui et lui faire connaître qu'il veillait un vivant ? Ce dernier parti lui parut le plus hasardeux ; d'ailleurs, il était toujours temps d'y avoir recours. Il résolut donc de prendre patience, et se tint dans cette immobilité qu'il avait plus d'une fois, sans pouvoir l'obtenir, demandée à ses modèles. Quant au compère Mattéo, il prenait patience de son côté, comptant, pour mettre son projet à exécution, ainsi que le faisait maître Adam de son côté, sur le départ ou le sommeil du sacristain.

Une partie de la nuit s'écoula ainsi, et tous deux, trompés dans leur attente, commençaient à se trouver assez mal, l'un dans son cercueil, l'autre dans son confessionnal, lorsque Fra Bracalone s'interrompit au milieu de sa

prière, et, se levant tout à coup comme un homme qui a négligé une chose de la dernière importance, se dirigea rapidement vers une petite porte donnant sur le corridor qui conduisait à travers le cloître de l'église à l'abbaye. En effet, le digne homme venait de se rappeler qu'il avait oublié une des promesses faites à maître Adam, celle de l'envelopper dans un froc béni; et il allait en toute hâte chercher dans sa cellule, située à l'autre extrémité du couvent, le saint vêtement préparé pour cette funèbre cérémonie.

Maître Adam et le compère Mattéo crurent, chacun de son côté, que l'heure de la délivrance était venue. En conséquence, maître Adam souleva la tête et le compère Mattéo entr'ouvrit son confessionnal, le premier se voyant déjà libre et courant la campagne, le second se croyant déjà maître de la fameuse calotte. Mais, au moment où tous deux mettaient timidement la jambe, l'un hors de sa bière et l'autre hors de sa guérite, un grand bruit se fit entendre sous le porche et la porte s'ouvrit avec fracas, donnant passage à une troupe d'hommes armés qui se répandirent en vociférant dans l'église. Chacun retira sa jambe et se tint muet et immobile dans l'attente de l'événement.

IX.

LES AMES DU PURGATOIRE.

Cette troupe qui entra ainsi tumultueusement et dans un moment si inopportun était la bande de Marco Brandi. Depuis qu'ils avaient perdu leur chef, les brigands étaient en proie à une anarchie déplorable et à une indisciplinable fatale. Pendant quelques jours encore après sa disparition ils avaient été maintenus, il est vrai, dans leurs habitudes presque militaires par la crainte de le voir réparer d'un moment à l'autre; mais peu à peu l'idée qu'il était prisonnier ou mort avait acquis force de chose jugée, de sorte que, la main puissante qui comprimait toutes les passions mauvaises n'étant plus là, les malheureux avaient commencé de faire à leur caprice, agissant selon leurs instincts brutaux, n'ayant plus ni foi ni loi, jurant Dieu et diable à tout bout de champ, disant l'Ave Maria dans les cabarets et faisant orgie dans les églises.

Or, le soir du jour où nous sommes arrivés, ayant appris que la malle qui devait passer à dix heures et demie du soir sur la route de Gioja à Mileto transportait les contributions de Palerme à Naples, douze ou quinze de ces

réprouvés s'étaient embusqués entre les deux villages, et, mettant en fuite l'escorte qui accompagnait la voiture, avaient fait, sans respect pour le service de l'Etat, main basse sur les deniers publics; ensuite de quoi ils s'étaient retirés dans une auberge où ils avaient soupé en gens qui ont deux estomacs et pas de conscience. Puis, à moitié ivres et pleins de défiance les uns envers les autres, ils avaient décidé qu'ils iraient partager leur butin dans l'église, afin que, si l'un d'eux était capable de tromper ses camarades, il fût retenu par la sainteté eu lieu. Ce qui avait été dit avait été fait, et c'est dans cette louable intention qu'ils venaient d'entrer si mal à point pour maître Adam et le compère Mattéo.

Ils avaient d'abord été étonnés de trouver l'église si bien éclairée; mais, en y réfléchissant, ils avaient pensé que cette illumination faciliterait le partage qu'ils venaient de faire, et, dans leur ignorance des moyens dont la Providence se sert pour punir les coupables et convertir les pécheurs, ils s'étaient félicités de cet incident inattendu. Quelques-uns d'entre eux, moins endurcis que les autres, avaient cependant essayé de faire comprendre au reste de la troupe que c'était une impiété par trop forte que de se livrer à une pareille occupation à la face d'un mort; mais ils avaient été hués unanimement, et, par une de ces contradictions si communes chez les esprits grossiers, c'étaient ceux-là maintenant qui criaient plus fort que les autres, pour faire oublier à leurs camarades leur primitive timidité. Cependant, grâce à un reste d'obéissance pour les ordres du lieutenant, le bruit se calma peu à peu, chacun s'assit en rond, et l'on procéda au partage. On commença par les grosses pièces, ensuite on passa aux moyennes, puis enfin l'on finit par les petites: tous comptes faits, il se trouva rester trois sous.

C'était une somme assez difficile à diviser entre quinze personnes, surtout dans un pays où le système décimal n'était pas adopté. Aussi fut-il décidé que les trois sous, au lieu d'être partagés, seraient tirés au sort. Chacun alors proposa un mode différent: les uns offrirent de les jouer à pile ou face, les autres à pair ou non; mais aucun de ces deux moyens n'obtint l'approbation générale. Ceux qui les avaient offerts soutinrent leurs propositions; ceux qui les avaient repoussés persistèrent dans leur refus: la dissidence commençait à dégénérer en querelle, les gros mots faisaient présager les mauvais coups, lorsque le lieutenant éleva la voix en disant qu'il avait trouvé un moyen qui satisfierait tout le monde et qui offrirait en même temps à la société une récréation des plus agréables. Cette double promesse calma les esprits, et l'on fit silence pour écouter le lieutenant. Son invention était en effet des plus ingénieuses: elle consistait à dresser la bière de manière à faire du mort une cible; chacun tirerait sur ce but un coup de carabine, et celui qui lui mettrait une balle au milieu du front aurait les trois sous. Le lieutenant ne s'était pas trompé, la proposition satisfit tout le monde; aussi fut-elle reçue par des acclamations générales.

Chacun s'occupa aussitôt des préparatifs nécessaires à ce tir d'une nouvelle espèce. L'un calcula la distance, l'autre prépara la carabine; celui-ci mesura la poudre, celui-là compta les balles; puis, lorsque ces dispositions furent faites, tous ensemble entourèrent le cercueil afin de le soulever comme il était convenu. Mais à peine ces impiétés eurent-ils posé la main sur lui, que maître Adam, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre s'il ne voulait pas être fusillé, se dressa tout de bout dans sa bière en criant d'une voix de Stentor: « Ame du purgatoire. »

A ce cri et à cette apparition, les bandits se précipitèrent hors de l'église, oubliant sur le pavé du chœur, non-seulement les trois sous en litige, mais encore les quinze parts qu'ils n'avaient point eu le temps d'empocher, et qui formaient entre elles toutes une somme de 7,530 fr.

Maître Adam resta quelque temps les bras tendus et la bouche ouverte, émerveillé qu'il était lui-même de l'effet qu'il avait produit. Puis il sauta légèrement de sa bière, pensant que le moment était venu de gagner les champs à son tour. Cependant, il était homme de trop de sens pour laisser ainsi à l'abandon le bien que Dieu lui envoyait, et, comme il avait entendu dire souvent par Fra Bracalone lui-même que d'un voleur qui en vole un autre le diable ne fait que rire, il se prépara à faire rire le diable de toute son âme en volant à lui seul quinze voleurs à la fois. En conséquence, il prit le drap qui avait servi à l'envelopper, l'étendit à terre et y réunit en un instant et en une seule les quinze portions différentes. Il en était à la dernière et contemplait avec l'avidité de la misère ce monceau d'or, d'argent et de billon étalé devant lui, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule, et qu'une voix fit retentir à son oreille ces mots aussi terribles qu'inattendus: « Part à nous deux, compère. »

Maître Adam se retourna vivement et vit Mattéo qui, debout derrière lui et les bras croisés, le regardait d'un air goguenard. Il n'y avait pas deux partis à prendre: il fallait ou tout perdre ou partager la somme, et s'assurer le silence en achetant un complice. Maître Adam n'hésita donc pas une minute, et, avec cette rapidité de décision que le lecteur lui connaît, il invita le compère Mattéo à s'asseoir en face de lui et à tendre son mouchoir. Le partage fait, ils se trouvèrent avoir chacun trois mille sept cent soixante-cinq francs.

Restaient les trois sous qui avaient fait la contestation entre les voleurs. Maître Adam en fit l'observation en riant.

— Justement, dit le compère Mattéo en étendant la main vers eux, ce sont les trois sous que je t'ai prêtés ; donne-les-moi.

— Par exemple, répondit maître Adam en s'en emparant, en voilà une curieuse ! Je te fais cadeau de trois mille sept cent soixante-cinq francs, et tu me réclames encore tes trois sous !

— Je te les réclame parce que tu me les dois, reprit le compère, et je te les réclamerai tant que tu ne me les auras pas rendus. Allons, te voilà riche assez pour payer tes dettes. Voyons, donne-moi mes trois sous.

— Tes trois sous ! par exemple, tu pourrais bien dire : mes trois sous.

— Veux-tu me donner mes trois sous ! s'écria le compère Mattéo en saisissant maître Adam aux cheveux.

— Veux-tu me laisser mes trois sous ! s'écria maître Adam en empoignant le compère Mattéo au collet.

Tous deux étaient trop avancés pour reculer ; d'ailleurs, ils étaient entêtés comme des Calabrais ; aussi chacun continua-t-il de tirer à lui en hurlant à tue-tête : « Mes trois sous, mes trois sous ! »

Laissons ces deux vénérables antagonistes se colleter à loisir et crier à leur aise, et revenons à la troupe de Marco Brandi.

Les brigands s'étaient sauvés comme si tous les diables de l'enfer avaient été à leurs trousses. Mais, si atroce que fût leur panique, il avait bien fallu qu'ils s'arrêtassent lorsque l'haleine leur avait manqué. Les uns alors s'étaient appuyés contre des arbres, les autres s'étaient assis sur des quartiers de roche ; ceux-ci s'étaient jetés ventre à terre, ceux-là s'étaient couchés sur le dos. Tous enfin soufflaient à qui mieux mieux, lorsqu'il vint enfin dans l'esprit de l'un d'eux qu'ils pourraient bien s'être trompés et avoir été dupes d'une méprise de leurs sens. Il hasarda timidement cette opinion ; mais l'apparition était encore trop récente pour qu'il ramenât ainsi de prime-abord beaucoup de monde à son avis. Au bout de quelques minutes, cependant, la tranquillité de la nuit, la limpidité de l'air, la fraîcheur de la montagne, calmèrent peu à peu les esprits. Toute cette nature qui les entourait était si majestueuse et si pure, qu'ils ne pouvaient comprendre qu'à un quart de lieue à peine de l'endroit où ils s'étaient arrêtés, l'ordre matériel du monde fût troublé dans une de ses premières lois. Ce n'était pas précisément ainsi que ces réflexions leur venaient ; mais, de quelque façon qu'elles leur vinssent, elles n'en faisaient pas moins d'impression sur eux. Il en résulta qu'après quelques minutes d'un nouveau silence, tous étaient à peu près convain-

cus qu'ils s'étaient trop pressés de sortir de l'église, d'autant plus qu'ils y avaient laissé leur argent et leurs armes. En conséquence, l'un d'eux proposa de retourner les y prendre, et quoique, d'après ce qui s'était passé lors de la première opinion émise un instant auparavant, on eût pu penser que cet avis serait médiocrement accueilli, il en fut tout le contraire, chacun ayant pris du cœur et chassé la crainte. Mais comme en reprenant du cœur et en chassant la crainte chacun aussi avait gardé la honte, on se releva silencieusement, et la troupe se remit en route sans prononcer un seul mot.

Cependant, malgré la résolution belliqueuse qu'ils venaient de prendre à l'unanimité, à mesure qu'ils s'avançaient vers l'église, les bandits sentaient renaître dans leurs poitrines ces vagues frémissements, symptômes certains du retour de la crainte. De temps en temps celui qui marchait en tête s'arrêtait pour écouter, et toute la troupe s'arrêtait et écoutait comme lui. Alors il se faisait un grand silence qui permettait à chacun d'entendre le bruit de son propre cœur ; puis l'on se remettait en route d'un pas d'autant plus ralenti qu'on se rapprochait davantage du lieu terrible où tout le monde allait et où personne n'avait le désir d'arriver. Enfin on parvint au sommet d'une colline d'où l'on apercevait l'église comme une masse noire aux fenêtres ardentes. C'était la preuve que l'estrade mortuaire était toujours dressée. Les bandits se regardèrent les uns les autres en s'interrogeant des yeux pour savoir s'ils iraient plus loin. Enfin, le lieutenant, voyant l'hésitation générale, prit son parti et déclara qu'il irait seul, parce qu'étant en état de grâce, attendu qu'il s'était fait donner le matin même l'absolution par un moine qu'il avait volé, il avait moins à risquer que les autres. Les bandits promirent de l'attendre ; le lieutenant fit le signe de la croix et partit. Ses camarades le suivirent des yeux au milieu de cette belle nuit orientale, plus limpide et plus claire que nos crépuscules d'occident, et le virent s'avancer d'un pas assez délibéré vers l'église, s'effaçant à mesure qu'il s'éloignait d'eux. Enfin, il se perdit peu à peu dans les teintes sombres de l'horizon nocturne, et toute la troupe demeura en silence et immobile, les yeux fixés à l'endroit où il avait disparu et où il devait reparaitre. Deux minutes se passèrent ainsi au milieu d'une tranquillité solennelle qui inspirait à leurs âmes superstitieuses plus de craintes qu'ils n'en eussent éprouvées au bruit de la fusillade. Puis ils virent poindre dans les ténèbres une forme humaine qui se rapprochait rapidement. Leur premier mouvement, il faut l'avouer, en voyant la célérité de la course du lieutenant, fut de fuir sans l'attendre ; mais, s'apercevant bientôt que personne ne le poursuivait, ils eurent

honte de leur frayeur. De son côté, le lieutenant les eut à peine aperçus qu'il redoubla de vélocité ; enfin, au bout de quelques minutes, il arriva pâle, haletant et les cheveux hérissés.

— Eh bien ! dit un des bandits, est-ce que cette âme maudite y est toujours ?

— Je crois bien, répondit le lieutenant, s'interrompant pour souffler entre chaque mot. Oui, oui, elle y est, et bien d'autres avec elle.

— Tu les as donc vues ?

— Non, mais j'ai écouté à la porte.

— Alors, comment sais-tu qu'elles sont en si grand nombre ?

— Comment je le sais ? répondit le lieutenant : je le sais parce que je les ai entendues demander chacune leur trois sous ; ainsi jugez combien il faut qu'il y en ait, puisque, sur une somme de sept mille cinq cent trente francs, il n'y a que trois sous pour chacune d'elles.

On devine, dans les dispositions d'esprit où étaient les brigands, l'impression que produisit sur eux un pareil récit. Chacun fit tout haut le signe de la croix et tout bas le vœu de vivre désormais en honnête homme, tant le lieutenant avait raconté la chose avec un merveilleux accent de vérité. Le fait est qu'il était arrivé à la porte de l'église au plus chaud de la dispute et au moment où maître Adam et le compère Mattéo se gourmaient de telle manière et criaient de telle sorte, qu'ils n'avaient pas même vu qu'ils étaient entourés par une douzaine de gendarmes, de la présence desquels ils ne s'aperçurent qu'au moment où le brigadier leur cria d'une voix de tonnerre :

— Bas les armes, misérables ! vous êtes mes prisonniers !

X.

UN TREMBLEMENT DE TERRE.

Quand Marco Brandi arriva dans la capitale de la Calabre, il trouva la moitié de la ville renversée, ce qui restait de maisons vides et la population courant la campagne : il y avait eu dans la nuit un tremblement de terre. Marco Brandi avait couché dans une auberge isolée, à trois lieues de Cosenza. Pendant son premier sommeil, il avait senti que son lit marchait, et il avait pris cela pour un rêve. Le matin, il se trouva au milieu de la chambre, et comme il vit en même temps le jour à travers les murs qui s'étaient gercés dans deux ou trois endroits, il comprit ce qui était arrivé. Quant au propriétaire de l'auberge, qui dormait moins profondément que son hôte, à ce qu'il paraît, il s'était sauvé à la première secousse et avait

laissé Marco Brandi maître de la maison. Marco Brandi, qui aurait arrêté sans le moindre scrupule un voyageur ou une diligence passant sur la grande route, aurait regardé comme indigne d'un honnête bandit de sortir d'une auberge sans y payer sa dépense. Il calcula donc ce que pouvait valoir le souper et le lit qu'on lui avait donnés, joignit à son estimation quelques carlins pour la fille, laissa le tout à l'endroit le plus visible de la chambre, et sortit de la maison, non sans quelque inquiétude sur les effets qu'avait dû produire à Cosenza la secousse qui avait passé pour lui d'une manière si douce, qu'il ne s'en était, comme nous l'avons dit, aperçu que le lendemain matin. En effet, à mesure qu'il avançait, ses craintes devenaient de plus en plus fondées, car toutes les maisons qu'il rencontrait sur sa route offraient des traces plus ou moins terribles de l'événement. Mais ce fut bien pis lorsqu'il arriva au sommet des montagnes qui dominent Cosenza du côté de Martorano, et qu'il put embrasser d'un coup d'œil, auquel échappaient encore les détails, l'ensemble du désastre qui s'était étendu d'un bout à l'autre de la ville avec toute la variété et tous les accidents du caprice. Ainsi, au milieu d'une rue entièrement renversée, une maison était restée debout ; une autre, dont la façade s'élevait du côté du nord, avait fait un demi-tour sur elle-même et regardait le midi ; celle-ci avait disparu entièrement, engloutie dans un gouffre qui s'était refermé sur elle ; celle-là était restée suspendue sur de frêles étais et vacillait comme un homme ivre ; puis, du milieu des décombres sortaient des gémissements humains et des hurlements d'animaux, plaintifs à glacer le sang dans le cœur des plus braves.

Marco Brandi s'avança au milieu de cette scène de désolation, le cœur serré à l'idée que son père était peut-être parmi les victimes et cherchant partout quelqu'un à qui s'informer de lui. Mais les rues étaient désertes. Le vieux Placido Brandi habitait le quartier opposé à celui par lequel son fils était entré ; de sorte que celui-ci était forcé d'aller à l'autre bout de la ville avant de rien apprendre. En arrivant au petit fleuve qui la traverse, il vit qu'il s'était tari, et qu'en tarissant il avait laissé son lit à sec. Des ouvriers creusaient avec acharnement ce lit en plusieurs endroits, dirigés par les savants du lieu qui avaient lu dans Jornandès qu'Alaric, enfermé dans trois cercueils, le premier d'or, le second d'argent et le troisième de bronze, avait été enterré dans le lit du fleuve, détourné par ses soldats ; puis, que, l'inhumation finie, ceux-ci avaient permis au Busento de reprendre son cours. Cette fois, ce n'était pas la main des hommes qui avait péniblement entrepris cette œuvre gigantesque ; c'était Dieu qui avait soufflé sur

le fleuve, et le fleuve avait disparu. Marco Brandi s'approcha des travailleurs pour leur demander ce qu'ils cherchaient là, tandis que les malheureux blessés, ensevelis sous les débris des maisons, attendaient en vain du secours ; ils répondirent qu'ils cherchaient le corps d'Alaric qui était enterré là depuis quatre cents ans. Marco Brandi crut que le tremblement de terre avait rendu fous les Cosenzois, et continua son chemin. Au bout de deux cents pas environ, il vit un autre groupe composé d'un vieillard, de trois ou quatre moines et d'une douzaine de sœurs de charité. Ceux-là fouillaient une maison d'où l'on entendait sortir des cris lamentables. Marco s'approcha et reconnut son père dans le vieillard qui dirigeait les travaux. Les deux Brandi se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; puis chacun s'empara d'une pioche et se mit à l'œuvre de plus belle : ils eurent le bonheur de sauver une femme et deux enfants.

Quant aux travailleurs du Busento, ils étaient au comble de la joie : ils venaient de retrouver un petit cheval de bronze qui valait bien un écu.

Marco Brandi et son père coururent à une autre maison, tandis que les savants continuaient leur fouille. Toute la journée, les uns travaillèrent dans le but de sauver les vivants, et les autres de dépouiller un mort. Le soir, écrasés de fatigue, Placido Brandi et son fils se retirèrent dans la maison du vieillard : elle était restée, elle troisième, debout au milieu des ruines de tout une rue ; les savants bivouaquèrent dans le lit même de la rivière. Il y avait chez les deux Brandi, qui restaient ainsi dans une maison qui pouvait s'écrouler d'un moment à l'autre, un courage bien insouciant ou une foi bien robuste, car ils étaient à peu près les seuls qui osassent demeurer sous un toit dans une pareille nuit. Tous les habitants s'étaient réfugiés dans la campagne et avaient bâti à la hâte une espèce de bivouac avec des charpentes et de la paille. Ce camp improvisé eût ressemblé à s'y méprendre à un kral de Hottentots, si l'aristocratie, qui se glisse partout, même dans les tremblements de terre, n'avait rompu l'uniformité sauvage de ces habitations impromptues par l'aspect d'un assez grand nombre de voitures tout attelées, avec leurs maîtres dans l'intérieur et leurs cochers sur le siège, les propriétaires des équipages ayant trouvé cette demeure plus confortable et surtout moins vulgaire que celle des baraques. Au reste, rien n'était plus douloureux que l'ensemble de cette malheureuse population où chacun avait quelqu'un ou quelque chose à regretter, et où ceux qui avaient le moins perdu étaient ceux qui n'avaient perdu que leur fortune.

La nuit fut terrible, car il est à remarquer que les suites d'une première secousse, à quel-

que heure qu'elle se soit manifestée, se reproduisent presque toujours pendant la nuit. On dirait que la terre craint de se livrer à ses délirantes convulsions à l'heure où le soleil la regarde, et qu'elle attend le sommeil de son roi pour retomber dans les accès de fièvre qui la font gémir et se tordre, dévorée par le feu qui brûle ses entrailles. A tous moments des frissons couraient par le sol, les cloches sonnaient toutes seules, et les cris de *terre moto, terre moto*, retentissaient plaintifs et épouvantables : c'était une harmonie funèbre de bruits, de plaintes et de gémissements qui semblaient, en montant vers le ciel, le dernier soupir d'une de ces villes maudites dont parle l'Écriture. Le vieux Placido Brandi et son fils dormirent deux heures à peu près ; puis, quoique Dieu parût protéger le toit qui les couvrait, ils sortirent de la maison, non pour fuir ou pour se plaindre, comme faisaient la plupart des habitants, mais pour essayer de porter secours aux malheureux qui pouvaient respirer encore, ensevelis sous les débris de leurs maisons. Ils furent arrêtés sur le seuil par une procession bizarre qui venait à eux. C'était un cortège composé d'une trentaine de capucins dont les uns portaient des flambeaux, et dont les autres, nus jusqu'à la ceinture, se fustigeaient avec des cordes armées de clous, et qui parcouraient la ville, faisant pénitence publique pour leurs péchés et pour ceux de leurs concitoyens.

Sur leur route, des hommes et des femmes sortaient des ruines, pareils à des spectres, et venaient s'agenouiller, mêlant leurs prières à celles que chantaient les flagellants, en battant la mesure sur leurs propres épaules, desquelles ruisselait le sang. Le vieillard et son fils s'agenouillèrent ainsi que les autres, commençant comme eux les saintes litanies. Mais au moment où ces martyrs de l'expiation passaient devant eux, la voix de Marco Brandi s'arrêta tout à coup, sa main saisit le bras de son père : il venait de reconnaître dans le chef des flagellants son lieutenant Paolo, et dans les autres le reste de sa bande, qu'il croyait au milieu des montagnes de la Calabre, occupée de tout autre chose que de faire pénitence. Marco Brandi ne pouvait en croire sa vue ; mais, trop religieux pour déranger ses amis dans leur pieuse occupation, il se contenta de les accompagner avec une multitude de peuple qui, voyant le dévouement des saints hommes, les suivait en chantant leurs louanges, ne doutant pas qu'une pareille offrande ne désarmât la colère de Dieu. En arrivant aux marches de l'église, les porteurs de flambeaux redoublèrent leurs chants et les flagellants leurs coups. Un si digne exemple gagna l'auditoire ; tout le monde s'agenouilla, les hommes s'arrachant les cheveux, les femmes se frappant la poitrine, les mères fouettant leurs enfants, afin

que l'expiation fût complète, depuis l'innocence qui ne pouvait pas pécher encore jusqu'à l'impuissance qui ne pouvait plus pécher. Enfin, lorsque les chants furent finis, les porteurs de flambeaux rentrèrent les premiers dans l'église ; les flagellants les y suivirent un à un, et Paolo, comme un général qui commande la retraite, demeura le dernier : il allait y rentrer à son tour, lorsque Marco Brandi l'arrêta par le bras. Le lieutenant, dont la conscience était probablement assez chargée encore, malgré la pénitence qu'il venait d'accomplir, essaya de dégager ses mains sans se retourner, jugeant prudent de ne pas montrer son visage à celui qui manifestait d'une manière aussi évidente son désir de se mettre en rapport avec lui. En ce moment, il entendit son nom prononcé par la voix bien connue de Marco Brandi.

— Le capitaine ! s'écria-t-il en se retournant.

— Moi-même, répondit Marco. Mais que diable faites-vous ici ?

— Vous le voyez, capitaine ; la grâce de Dieu nous a touchés, et nous faisons pénitence.

— Cela tombe à merveille, répondit Marco Brandi, car je venais vous donner ma démission, et j'avais grand-peur d'avoir affaire à des endurcis.

— Je vous félicite, capitaine, sur votre retour vers la sainte voie, répondit avec un air de profonde contrition le lieutenant ; mais vous allez nous dire comment vous vous trouvez ici quand nous vous pensions prisonnier ou mort.

— Et vous, vous allez me raconter comment je vous trouve affublés du froc de capucins, quand je vous ai laissés drapés dans des manteaux de bandits.

— Oui, capitaine ; mais entrons dans l'église : nous y serons plus tranquilles qu'ici. J'ai toujours peur qu'il n'y ait parmi la foule quelque gendarme qui croie faire une action agréable au Seigneur en me mettant la main sur le collet, et tout à l'heure, quand je me suis senti arrêté par vous, j'avoue que je n'étais pas le moins du monde rassuré : j'ai déjà assez de contrition pour la pénitence, mais pas encore assez de foi pour le martyre.

— Soit, dit Marco Brandi en suivant Paolo et en riant en lui-même de la terreur qu'il avait causée à son lieutenant.

Arrivé dans la sacristie, Marco Brandi y trouva le reste de sa bande qui le reçut avec une joie réelle, car, nous l'avons dit, le chef était fort aimé. Cependant, un sentiment de crainte se mêlait à cette joie ; les pauvres diables avaient peur que Marco Brandi ne vint les rejoindre avec la volonté de les ramener dans le chemin du crime. Mais Paolo se hâta de les rassurer, en leur apprenant que leur chef

était, sinon repentant comme eux, du moins converti, et qu'il venait au contraire pour leur donner sa démission et les relever de leur serment. Du moment où cette nouvelle fut connue, rien ne troubla plus la joie de leur réunion. Marco Brandi leur apprit les motifs qui lui faisaient désirer de rentrer dans la vie privée. Ils y applaudirent de tout leur cœur et lui racontèrent à leur tour comment un mort leur était apparu au moment où ils allaient partager dans une église le fruit du vol, et comment, déjà touchés de cette apparition, ils s'étaient retirés dans la montagne avec l'intention de renoncer au métier qu'ils avaient exercé jusqu'alors, lorsque le tremblement de terre de la nuit précédente, lequel était évidemment causé par le sacrilège qu'ils avaient commis dans un lieu saint, était encore venu corroborer leur pieuse résolution. Ils étaient donc partis aussitôt pour Cosenza où était un couvent de capucins renommé à vingt lieues à la ronde pour sa sainteté ; ils s'étaient fait conduire près du prieur et lui avaient confessé leurs péchés, se soumettant d'avance à subir telle pénitence qu'il lui plairait de leur imposer. Le prieur, qui n'oubliait jamais le bien de son ordre lorsqu'il n'était pas en opposition avec le service de Dieu, avait songé à tirer parti d'une repentance si grande et si inattendue. En conséquence, il avait organisé cette procession nocturne qui devait faire d'autant plus d'honneur à son ordre que les pénitents frappaient plus fort. Nous avons vu comment les bandits avaient fait la chose en conscience : aussi la sainte inspiration du prieur recevait-elle déjà sa récompense, et chacun était-il grandement disposé, dans le cas où le tremblement de terre n'aurait pas d'autres suites, à attribuer la cessation du cataclysme à l'intercession bienheureuse des révérends pères capucins.

Du moment que Marco Brandi avait reconnu Paolo et que Paolo lui avait dit que toute la troupe était là, le chef avait eu l'idée aussi de tirer de son côté parti de ces hommes dont il connaissait le courage et dont il avait plus d'une fois éprouvé le dévouement. Il leur adressa donc la parole en brave qui sait qu'il s'adresse à des braves, loua ce qu'ils venaient de faire, mais ajouta qu'il croyait que leur repentir serait encore plus agréable à Dieu, si, après avoir employé les moyens spirituels pour détourner les malheurs à venir, ils voulaient maintenant redescendre aux moyens temporels pour réparer autant qu'il était en leur pouvoir les malheurs passés. Ils étaient là quinze hommes vigoureux, braves et adroits ; c'était autant qu'il en fallait pour porter des secours dans les différents endroits où l'on pouvait supposer que les secours fussent encore utiles, et trois ou quatre malheureux arrachés à la mort, et dont la voix intercédait

pour eux, n'étaient pas un renfort de prières à mépriser pour des gaillards auxquels le Ciel pouvait peut-être reprocher d'avoir songé un peu tard à se mettre en état de grâce. Une pareille proposition ne pouvait qu'être acceptée; aussi fut-elle reçue avec enthousiasme, et, sous la conduite de leur chef, les bandits se répandirent aussitôt dans la ville, s'exposant avec une merveilleuse audace et rendant par leur exemple un peu de courage aux plus désespérés. Aussi leurs efforts furent-ils grandement récompensés, et déjà cinq ou six personnes avaient été tirées par eux des décombres, lorsqu'ils entendirent de grands cris du côté du Busento. Ils y coururent à l'instant; mais, quelque diligence qu'ils eussent faite, ils arrivaient trop tard. Dieu, qui avait dit la veille au fleuve de se tarir, venait de lui ordonner de reprendre sa route; de sorte que les vagues étaient revenues tout à coup, bondissantes comme des chevaux de course, et emportaient vers la mer les respectables savants qui, dans leur ardeur archéologique, n'avaient pas voulu abandonner la place où ils espéraient retrouver le tombeau d'Alaric.

Cet accident fut le dernier que l'on eut pour cette fois à déplorer dans la capitale de la Calabre. Les secousses qui se succédèrent perdirent peu à peu de leur intensité, de sorte que le matin, avec le jour qui éclairait son désastre, le courage de le supporter revint à cette malheureuse population, laquelle, au reste, ignorait toujours quels étaient ceux à qui elle devait rendre grâce pour les secours qu'elle avait reçus d'une manière si inespérée et si miraculeuse, les bandits étant prudemment rentrés à l'aurore au couvent des capucins et Marco Brandi s'étant renfermé avec son digne père pour recevoir sa bénédiction et régler toutes les petites affaires d'argent relatives à son mariage.

XI.

DÉVOUEMENT.

Nous avons dit que le père de Marco Brandi était un homme d'ordre: aussi tous ses comptes étaient-ils en règle, et son fils n'eut-il qu'à se louer de la manière en même temps honorable et lucrative dont il avait fait valoir ses fonds. Mais, comme, dans les circonstances présentes, le jeune fiancé avait besoin d'argent comptant, il prit un millier d'écus en or et quinze à seize mille francs en bons payables au porteur sur les maisons Mariekoff de Naples et Tortonia de Rome, et laissa le reste, qui pouvait monter à la même somme à peu

près, entre les mains intelligentes qui avaient presque doublé sa petite fortune.

Marco Brandi avait ses raisons pour ne pas repasser deux fois par la même route. Au milieu du trouble qui régnait à Cosenza, il n'avait point été reconnu, et c'était chose concevable, chacun étant trop préoccupé de ses craintes personnelles pour s'occuper sérieusement d'aucune autre chose que de l'événement qui avait renversé une moitié de la ville, et qui à chaque nouvelle secousse menaçait du même sort la moitié qui était restée debout. Il se dirigea donc vers San Lucido, et là, ayant fait prix avec des pêcheurs pour le passage, il se fit conduire tout en longeant les côtes à Saint-Tropéa.

En arrivant dans cette ville, il apprit à la fois deux nouvelles auxquelles il était loin de s'attendre: c'est que maître Adam venait de mourir et que Gelsomina était depuis quelques jours chez sa tante. Il se fit aussitôt indiquer la demeure de la bonne femme, et il trouva la pauvre enfant au milieu de quelques jeunes filles de son âge qui venaient lui apporter ces consolations banales qui doublent la douleur au lieu de la calmer: et la douleur de Gelsomina était grande, car, malgré son caractère capricieux et son esprit impatient, Gelsomina avait un bon cœur, et de tout ce cœur elle aimait son pauvre père. Aussi, à peine vit-elle la porte s'ouvrir et sur le seuil apparaître celui qu'elle aimait, que, sentant que Dieu lui envoyait une âme où verser la sienne, elle se jeta au cou du jeune homme en éclatant en sanglots. Le bruit s'était répandu que la jeune fille devait épouser un ami de son frère: chacun reconnut le fiancé dans le nouvel arrivant, et, cédant à un mouvement instinctif de discrétion, se retira pour les laisser seuls.

Marco Brandi n'essaya point de consoler Gelsomina; au contraire, il lui parla des excellentes qualités de maître Adam, de son amour pour elle, de tout ce qui pouvait enfin fonder son cœur; et la jeune fille éprouva dans les larmes qu'il lui fit répandre le seul et réel soulagement que pût recevoir sa douleur. Puis, peu à peu quelques paroles d'amour se glissèrent au milieu des pleurs comme un rayon de soleil dans un orage; Marco Brandi cessa de se plaindre du présent pour espérer dans l'avenir; il parla de ces projets de bonheur que maître Adam avait faits avec eux et qu'ils seraient obligés d'accomplir sans lui: si bien qu'il finit par soulever, avec une délicatesse d'instinct qu'on n'aurait pas dû attendre d'un montagnard à demi sauvage, le crêpe qui s'était étendu sur l'horizon de la pauvre Gelsomina. Elle avait commencé par l'écouter, et finit par lui répondre: elle avait fait, conduite par la résignation, le premier pas vers l'espérance.

Vers la fin de la journée, un bruit étrange

commença de circuler par la ville. On disait que Fra Bracalone, tout en passant avec Balaam pour aller faire sa quête habituelle dans les villages voisins, avait laissé échapper quelques paroles mystérieuses sur certaine résurrection qui pourrait être plus douloureuse à la famille que le mort même. Aux détails qu'on lui avait demandés sur les derniers moments de maître Adam, il avait répondu en secouant la tête comme un homme qui ne veut rien dire de positif, mais qui n'empêche pas que l'on conjecture tout ce que l'on voudra. Ces demi-confidences étaient revenues à la tante de Gelsomina; la tante, qui ne comprenait pas qu'il pût exister quelque chose de pis que la mort, vint faire part à sa nièce de toutes les rumeurs dont le digne sacristain pouvait seul donner l'explication. L'espérance est la dernière chose qui s'éteint au cœur de l'homme. Gelsomina commença donc à espérer, sans pouvoir même se rendre compte de ce qu'elle espérait. En ce moment, Fra Bracalone parut au tournant de la rue avec son âne. Gelsomina voulait courir à lui: sa tante la retint; mais, au moment où Fra Bracalone passa devant la porte, Marco Brandi lui barra le passage en le priant d'entrer. Le sacristain reconnut son ancienne connaissance, qu'il croyait, comme tout le monde, l'ami du caporal Bombarda, et, pensant qu'à un moment ou l'autre il fallait que Gelsomina sût la vérité, il aima mieux qu'elle l'apprit de sa bouche, car de cette manière elle l'apprendrait avec tous les ménagements qui pouvaient l'adoucir.

Fra Bracalone avait dit vrai: la nouvelle qu'il apportait était pire que celle qui était connue. Maître Adam affilié à une bande de voleurs, maître Adam faisant le mort pour partager les deniers volés à l'Etat dans l'église même où il allait être enterré, c'était à n'y rien comprendre pour tous ceux qui avaient vu la lutte longue et laborieuse qu'il avait soutenue contre la misère. Aussi, Gelsomina, ne pouvant supporter la violence des différentes émotions qui se succédaient en elle, tomba-t-elle évanouie entre les bras de Marco Brandi à la fin du récit de Fra Bracalone. Marco Brandi était un homme de tête qui savait par expérience que les évanouissements des femmes sont quelquefois longs, mais rarement dangereux. Il remit en conséquence Gelsomina aux mains de sa tante, et, emmenant Fra Bracalone dans une pièce voisine, il le pria de lui raconter la chose dans tous ses détails.

Ces détails, nouveaux pour Marco Brandi, ont peu de choses inconnues à apprendre aux lecteurs. Le digne sacristain avait, comme nous l'avons vu, quitté maître Adam au moment où il s'était aperçu qu'il avait oublié la partie la plus essentielle de la promesse qu'il lui avait faite. Après une absence de dix minutes environ, il revenait donc avec le froc, lorsqu'il

entendit un grand bruit dans l'église qu'il avait laissée quelques instants auparavant silencieuse comme un tombeau. Il s'approcha sur la pointe du pied, poussa doucement la porte, et aperçut le chœur envahi par une douzaine de brigands qui se partageaient un tas d'or. Fra Bracalone, qui n'avait pas la moindre prétention à la bravoure, n'eut pas un instant l'intention d'attaquer seul une troupe aussi formidable. En conséquence, il se retira aussi doucement qu'il était venu, et sortit de l'abbaye pour aller faire sa déposition chez le juge. A la porte de cet honorable magistrat qui tient un rang si distingué dans les villages de la Calabre et de la Sicile, il trouva l'escorte qui accompagnait la malle, laquelle s'était ralliée et venait chez le même personnage dans le même but. La honte d'avoir été mis en fuite presque sans combat, la crainte de la destitution que devait naturellement amener pour eux le vol de l'argent qui leur était confié, le désir d'un avancement s'ils parvenaient à prendre leur revanche et à se ressaisir de la somme qu'ils s'étaient laissés enlever, la facilité de surprendre les bandits sans défense et au moment où ils s'y attendaient le moins: tout rendit aux sbires le courage qu'ils avaient un instant perdu, et, conduits par Fra Bracalone, ils pénétrèrent dans l'abbaye au moment où maître Adam mettait en fuite toute la bande en se dressant dans son cercueil et en la foudroyant avec les terribles paroles: *Ame du purgatoire!*

Maintenant nos lecteurs devinent le reste. Le brigadier et sa troupe, au lieu d'avoir affaire à Paolo et à sa bande, n'avaient plus trouvé dans l'église que le compère Mattéo et maître Adam. Mais comme l'argent volé était là, comme les deux vénérables personnages étaient entourés d'armes toutes chargées, il était évident qu'ils étaient les complices, sinon les chefs de cette terrible bande de brigands qui désolait la contrée. Quelques-uns allèrent même jusqu'à penser que ce nom de Marco Brandi n'était qu'un nom de guerre adopté par maître Adam, et qu'il n'existait pas de par le monde d'autre Marco Brandi que le respectable peintre. En conséquence, maître Adam et le compère Mattéo avaient été conduits dans la prison du village et les pièces de conviction déposées chez le juge.

A mesure que Fra Bracalone avançait dans sa narration, le voile qui couvrait jusqu'alors la conversion si subite et si inattendue de Paolo et de ses compagnons se soulevait aux yeux de son auditeur. Une seule chose lui restait à comprendre, à lui qui connaissait mieux que personne l'existence du véritable Marco Brandi et l'innocence de maître Adam: c'était la cause réelle de cette mort simulée qui avait eu pour le faux trépassé des suites si terribles; mais là-dessus, comme Fra Bracalone ne pouvait pas lui donner d'autres ren-